

*On ne naît pas historienne, on le devient*

On ne naît pas historienne, on le devient. Banalité. Peut-être pas vraiment.

Je me souviens, lorsque petite fille, je voyageais dans les encyclopédies pour enfants, avec batailles, grands hommes et dates mémorables. À cette époque, l'histoire ne connaissait pas les « mentalités », et les femmes encore moins. J'étais une des rares petites Juives d'Istanbul à se plonger avec une telle curiosité dans les méandres de cette histoire nationaliste de la Turquie à laquelle on me nourrissait avec force et conviction. Je savais par cœur toutes les péripéties glorieuses de la geste kémaliste. Je les suivais sur le papier de mauvaise qualité – qu'on appelle aujourd'hui « recyclé » et qu'on utilise désormais pour se soumettre aux diktats de l'écologie, notre nouvelle religion – de ces livres peu attrayants aussi bien au toucher qu'à la vue. Les photos en noir et blanc, souvent floues, rendaient si mal les yeux bleus de Mustafa Kemal pour qui j'avais une nette faiblesse. Je ne croyais certes pas à tout ce qu'on me racontait dans ces ouvrages d'inspiration ultranationaliste, mais je n'en étais pas moins fière et ravie de le réciter en classe...

Esther Benbassa est directrice d'études à l'École pratique des hautes études (Paris, Sorbonne), titulaire de la chaire d'histoire du judaïsme moderne. Elle est l'auteur notamment de *La Souffrance comme identité* (Fayard, 2007), *Petite Histoire du judaïsme* (avec J.-C. Attias, Librio, 2007), *Des cultures et des dieux. Repères pour une transmission du fait religieux* (dir. avec J.-C. Attias, Fayard, 2007).

L'histoire était un tremplin pour mieux saisir ce présent dont j'avais du mal à voir sur quel avenir il déboucherait pour moi, une « minoritaire » – comme on disait alors – à qui on faisait apprendre une multitude de langues pour la préparer à partir ailleurs. Mais ce n'était pas tout. J'aimais le passé par pure passion. Et je ne concevais pas non plus l'histoire sans la littérature comme si les deux faisaient la paire. Ce n'est qu'après avoir fait des études supérieures en littérature et en philosophie, et avoir enseigné de longues années les lettres dans le secondaire, qu'au décès de mon père j'ai pris la décision de devenir historienne. Pour écrire l'histoire des Sépharades des Balkans et d'Orient, une histoire jusque-là non écrite. J'allais l'écrire pour me l'approprier et me construire là où mes nombreux exils m'avaient empêchée de le faire. Ce fut ma psychanalyse à moi, payée bien cher en efforts et en abnégation. C'est par cette porte que je fis mon entrée en histoire. Mais je n'allais pas m'arrêter là : j'eus bientôt besoin d'autres horizons pour prendre davantage de recul, cette fois, par rapport à mon histoire à moi. C'est ainsi que je me mis à faire l'histoire des autres et fus sauvée de l'histoire narcissique.

Un mot pour finir : je sais que l'histoire sans la littérature n'est qu'un champ de blé fauché. La science s'accommode fort bien d'une belle langue et d'un peu de poésie.